

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Vivre le futur : au-delà des stéréotypes

L'Émergence d'une culture au féminin, sous la direction de Marisa Zavalloni, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987, 178 p., 16,95\$.

Chantal Théry

Numéro 46, été 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39329ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Théry, C. (1987). Compte rendu de [Vivre le futur : au-delà des stéréotypes / *L'Émergence d'une culture au féminin*, sous la direction de Marisa Zavalloni, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987, 178 p., 16,95\$.] *Lettres québécoises*, (46), 66–67.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

par Chantal Théry

VIVRE LE FUTUR: AU-DELÀ DES STÉRÉOTYPES

L'Émergence d'une culture au féminin, sous la direction de Marisa Zavalloni, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987, 178 p., 16,95\$.

Michèle Causse appelle «gynophage, la moitié du socius qui a avalé l'autre moitié, en faisant sa chose, exploitable et corvéable à merci» et «gynophobe, la moitié du socius qui a fait de l'autre moitié des non-êtres, une construction imaginaire, une catégorie rhétorique, analogique, métaphorique, une particularisation dont l'écriture féminine justement, ne serait que le dernier avatar, la dernière production biologique».

Pour que les femmes sortent enfin du tube digestif de Barbe-bleue, les changements législatifs et sociaux de ces dernières années s'avèrent insuffisants: c'est ce qui a conduit les auteures et participantes d'un colloque qui s'est tenu à l'Université de Montréal en 1982 à interroger — à travers les sciences sociales et humaines, la philosophie et la littérature — les rapports entre les pratiques sociales, l'imaginaire, le symbolique et le culturel.

Pour éviter toute ambiguïté, il faut d'abord préciser qu'il n'y a pas de culture «au féminin» sans conscience féministe, sans lecture féministe de la condition féminine pour qu'une femme puisse effectivement travailler son rapport au monde, y créer l'espace dans lequel il lui sera possible de s'affranchir des liens qui immobilisent sa pensée, son corps, son imagination.

Pensée manifeste, pensée de fond et émotion identitaire

Dans un premier exposé théorique qui annonce les grandes lignes du colloque, Marisa Zavalloni nous initie à ce qu'elle appelle «l'égo-écologie»: «l'étude de l'interaction entre le soi et son environnement socio-culturel, en tant que fondement de l'identité», dans son double versant personnel et collectif. En ces temps où plusieurs d'entre nous tentent de faire le portrait le plus ressemblant possible de l'idéologie, s'évertuent à mettre au point une «grille» fonctionnelle d'analyse des discours et traquent les ramifications de la pensée associative, la psychologue sociale travaille de son côté sur la notion d'identité et essaie d'analyser les mécanismes psychiques qui sous-tendent le principe de réversibilité entre Je et Nous, entre «pensée manifeste» et «pensée de fond».

La «pensée manifeste» nous donne les représentations qu'une personne se fait des groupes d'identité et d'altérité tandis que la «pensée de fond», par le biais de réseaux cognitifs et affectifs, l'arrime dans le subconscient, la légitime, lui donne sa légalité intime, puis son sens de réalité sinon de vérité. Par le biais de l'affectif et de «l'émotion identitaire», «le contenu subconscient du je privé joue comme un filtre de mémoire du nous collectif et, vice versa, ce collectif mémorisé, nourrit, donne une réalité au je privé, et constitue le fondement de ce que d'une

L'accès des femmes à l'étante n'exige pas moins qu'une révolution épistémologique. M. Causse

manière imprécise et diffuse on nomme le sens d'identité».

Le vice et versa donne depuis longtemps le tournis à des femmes qui ne se reconnaissent plus dans les représentations «nor-mâles» des sexes et de l'univers, qui ne veulent plus savoir à quelle sauce elles seront mangées, laquelle des transformations sociale, mentale ou culturelle doit prendre les devants.

Intégrales et positives: créer des prototypes identitaires

Les auteures qui n'ont plus l'intention de perdre leur temps et leur énergie semblent avoir «déserté les lieux de la soustraction», bien décidées à «se situer de façon autonome et non réactive», à dériver leur force motrice d'un lieu autre que celui de la récrimination ou de la négation de la culture dominante, à inventer l'essentielle en soi. «Est ego qui dit ego».

Dans un bel élan volontaire, elles sont résolues à «différencier le soi des défauts du générique sexuel», à ignorer les catégories négatives attachées au deuxième sexe dans lesquelles elles ne se reconnaissent pas, à puiser dans la panoplie masculine les qualités et les prototypes qui les avantageront, sans perdre de vue l'identité collective qui pourra nourrir et enrichir l'identité des femmes en se démarquant des référents sexués traditionnels. Lisa A. Serbin propose judicieusement d'enseigner très tôt aux enfants les bases réelles et anatomiques de la diffé-

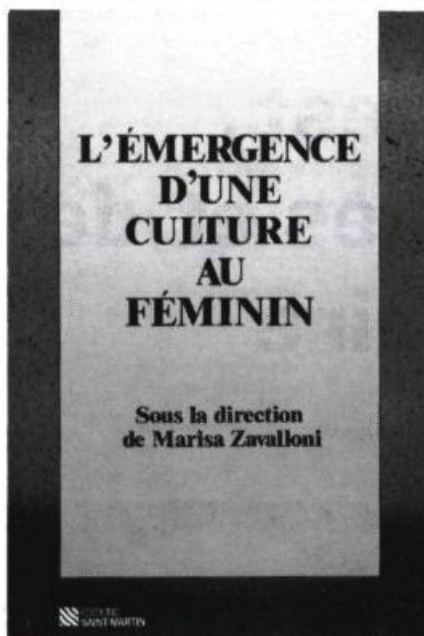
renciation sexuelle, pour qu'on cesse enfin de confondre sexe, comportements et préférences d'activités, pour que garçons et filles puissent librement développer toutes leurs habiletés virtuelles, indépendamment de leur sexe.

Marie-José Chombart de Lauwe, qui travaille sur la transmission sociale des systèmes de représentations et de valeurs, la socialisation des enfants et leur personnalisation, fait une analyse fort intéressante des stéréotypes masculins et féminins dans les médias, les collections littéraires dites unisexes dans lesquelles la proportion des personnages masculins est toujours plus élevée, les écrivains préférant mettre en scène des garçons alors que les écrivaines créent des personnages des deux sexes. Elle souligne en outre que la littérature pour enfants censure encore les relations sexuelles et édulcore les conflits sociaux. Elle est convaincue, comme ses collègues confrencières, que «le manque de repères et l'absence de modèles rendent difficiles pour les jeunes femmes les ruptures avec le passé»; ces nouveaux modèles féminins positifs auxquels s'identifier, Marisa Zavalloni les nomme «prototypes identifiants». Les historiennes et les écrivaines tentent, de leur côté, de rendre la vie symbolique à des «héroïnes» à qui l'histoire et la littérature traditionnelles ont coupé la langue, sinon la tête.

Les concepts, la langue et l'écologie de l'esprit

S'il faut sans cesse réintroduire les rapports du masculin et du féminin que les sciences dites neutres et humaines évitent si souvent de prendre en considération, Andrée Michel et Michèle Jean s'attachent aussi à démystifier les postulats sur lesquels reposent les disciplines, à démasquer les conclusions déguisées en prémisses, à réexaminer le discours dans ses réalisations concrètes et découvrir à quel point il n'a souvent été que le ronflement du pouvoir.

La philosophe Giuseppina Moneta, qui rêve d'une parole où le dire serait indissociable de l'exister, propose de refondre «le langage fondé sur des termes réifiés», ce langage qui au cœur même de la vie quotidienne «ne vise qu'à la compréhension de ce qui est dit et non pas de ce dont on parle [...], ce dont on parle étant présent non pas à travers une relation d'expérience, mais à travers une



compréhension préexistante des termes du discours». Michèle Jean propose aussi «une approche holistique du savoir et du politique». Pour Michèle Causse, l'accès des femmes à leurs certitudes intérieures passe par la mise à l'écart de la parole et du regard de celui qui n'a jamais couru le risque de se parler sans s'idéaliser, sans se poser en paramètre. Françoise Collin, Nicole Brossard ou Louky Bersianik comptent «faire éclater le sens unique des mots et du monde», retrouver l'origine qui n'est pas la mère, mais bien, selon Brossard, le sens que les femmes donneront aux mots, inventer le territoire imaginaire à partir duquel les énergies des femmes pourront s'épanouir.

Le mot «utopie» est souvent revenu sous la langue des intervenantes: pour Chombart de Lauwe, les grands changements sociaux ne peuvent être dynamisés que par une utopie; pour Michèle Causse, «la vision utopique est la seule vision politique. Toute vision politique n'étant qu'une vision de l'après-coup»; et Louky Bersianik, avec sa générosité inventive coutumière, élabore notre «scénario du futur», transpose «l'arbre de pertinence» qui sert de prospective à la défense nationale (avec ses activités, missions, dispositifs, etc.), ces «jeux olympiques de l'épouvante», dit-elle, à l'émergence d'une culture au féminin. Elle nous laisse deux pages blanches pour mettre notre créativité à l'épreuve et concevoir ensuite un système de défense de la culture au féminin...

Nous nous plairons à imaginer, avec Françoise Collin, que dans une culture

au féminin, plurielle (se retrouveront des tendances, des familles d'esprit, des pratiques diverses) et douce — comme on dit qu'il y a des énergies douces — nous perdrons l'idée même de ce que pouvait être la peur de la castration ou complexe d'Oedipe freudien, ce traumatisme socio-culturel du renoncement aux origines, à la langue maternelle, au féminin.

**

P.S. L'utopie est heureusement déjà en marche: je viens de recevoir, trop tard pour vous en rendre compte cette fois-ci, le dernier essai de Madeleine Ouellette-Michalska, *l'Amour de la carte postale: impérialisme culturel et différence*, chez Québec-Amérique, la *Thématique contemporaine de l'égalité* de Louise Maril-Lacoste, aux Presses de l'Université de Montréal, *Femmes et Contrepouvoirs*, sous la direction de Yolande Cohen, chez Boréal, et le premier numéro de *la Parole métèque*, le magazine du renouveau féministe publié à Montréal. Marcelle Marini ne disait-elle pas que «la valeur de l'utopie n'est pas de programmer l'avenir mais d'aider à changer le présent»? □